

L'instant présent

La fin de notre pèlerinage approche. Après avoir prié, chanté, marché, médité pour que son règne arrive, royaume de justice, d'amour et de paix, allons-nous rentrer chez nous ce soir, fourbus et satisfaits de cette petite performance, sans que rien ne change ? Comment, concrètement, travailler à l'extension du Règne du Christ-Roi ? Comment faire pour que la bonne graine semée pendant ces trois jours porte du fruit et que ce fruit demeure ? Comment éviter l'engourdissement dû au temps qui passe et qui risque de nous faire oublier notre ferveur de la Pentecôte ?

Présent éternel, présent temporel

L'homme blessé et racheté dans le temps

De par notre condition humaine, nous naissons soumis au temps. Nous naissons à une certaine époque, dans laquelle un peu de temps nous est accordé pour notre vie. Nous connaissons la succession des heures, des journées et des années. Nous conjugons notre vie au passé, au présent et au futur, et nous nous inscrivons dans la durée. C'est là notre condition de créature. Le Créateur, lui, n'est pas soumis à cette limite. Il vit dans un éternel présent. Toute la Bible chante le Dieu éternel, incorruptible et immuable, par opposition à l'homme éphémère et versatile : « Je suis celui qui suis » (Exode III,14). « *Tu demeures éternellement et tes années sont comme un jour* » (Ps. 89). Saint Augustin prie ainsi : « *Tes années ne s'en vont ni ne viennent. Tes années sont un unique jour et ton jour à toi est non pas un « jour pour jour » mais un « aujourd'hui » qui, non plus qu'il ne succède à un hier, ne cède la place à un demain. Ton aujourd'hui, c'est l'éternité... Les temps, c'est toi qui, tous, les as faits, et tu es avant tous les temps* ». (Confessions XI).

Cette donnée fondamentale de la vie humaine a fasciné philosophes et poètes, souvent sur un mode mélancolique et imprégné de fatalisme pessimiste : les images abondent comme celle du tic-tac ricanant de l'horloge, qui compte inexorablement la fuite irrémédiable du temps. Le temps, vu ainsi, est une malédiction, un fruit du péché d'Adam : nous sommes voués à le subir jusqu'à la mort, conséquence du péché.

Mais si nous sommes blessés par le péché, nous sommes rachetés. Bonne Nouvelle, l'Incarnation du Verbe de Dieu marque l'entrée de l'éternel dans le temps. Loin de proposer une vague sagesse abstraite, « *le christianisme est une religion insérée dans le temps. L'Incarnation du Verbe constitue le cœur vibrant du temps, l'heure mystérieuse où le Règne de Dieu s'est fait proche et même s'est enraciné dans notre histoire comme une semence destinée à devenir un grand arbre* » (Jean-Paul II *Novo millennio ineunte* 5). Ainsi le Christ, « *plénitude des temps* », en même temps qu'il assume et rachète notre nature humaine, rachète aussi le temps, selon l'expression de Saint Paul, et le sanctifie.

Depuis l'Incarnation et la Croix, le temps n'est plus une fatalité, comme chez les Grecs, il est moyen de salut, il est chemin vers la vraie vie. Nous sommes en route, *viatores*, vers l'accomplissement des temps, « *donec veniat* », jusqu'à ce qu'il revienne, comme disaient les premiers chrétiens qui l'attendaient avec impatience.

L'instant présent : point de rencontre avec l'éternité

Par sa Passion et par sa Croix, Jésus nous a donné la vie : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie* » (Jn X, 10). « *Il nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn I, 1). Puisque nous vivons de la vie même de Dieu, nous devenons participants de son éternité. « *O admirabile commercium ! O admirable échange !* » De même que Dieu est entré dans l'histoire humaine, de même l'homme est appelé à vivre de la vie de Dieu, et donc de son éternité.

Le point de contact entre l'éternité de Dieu et le temps de l'histoire humaine, c'est aujourd'hui. En effet, la Rédemption n'est pas un fait à reléguer dans le passé, elle est actuelle et vivante, elle agit aujourd'hui. C'est aujourd'hui que nous sommes sauvés dans le sang du Christ, chaque jour nous sommes offerts à son Père sur l'autel. C'est aujourd'hui que nous ressuscitons avec lui, à travers les sacrements, qui nous mettent en contact direct avec la source du salut. C'est aujourd'hui qu'avec l'Eglise entière, celle du ciel et de la terre, nous rendons gloire à la Trinité bienheureuse : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto... et nunc et semper et in saecula saeculorum, maintenant et pour les siècles sans fin* ». Sans cesse, la liturgie mêle ainsi le présent et l'éternité. En pèlerinage, nous chantons le « *Christus vincit* » au présent : c'est aujourd'hui que le Christ est vainqueur, qu'il règne et qu'il commande. Puisque nous sommes contemporains du Maître du temps, pourquoi donc chercher parmi les morts celui qui est vivant (Lc XXIV, 5) ? C'est aujourd'hui, c'est maintenant que nous avons accès au Père et à la vie divine qui nous est offerte. C'est maintenant que Dieu nous attend, qu'il cherche des adorateurs en esprit et en vérité. « *La tradition, c'est la jeunesse de Dieu* », disait Dom Gérard, qui a vécu si profondément de la liturgie de l'Eglise.

Aussi le point de rencontre entre l'éternité de Dieu et le temps de l'homme, c'est l'instant présent, la minute qui s'écoule, le jour d'aujourd'hui. « *Rien, chez nous, ne ressemble plus à l'éternité que le moment présent (...). D'une part, entre les richesses infinies de l'amour éternel et l'être changeant et progressif qu'est l'homme, l'unique contact est l'instant présent. D'autre part, seul, cet instant appartient à l'homme, déjà dépouillé du passé et incapable de devancer l'avenir, fût-ce d'une seconde. Newman disait : « L'instant présent est le huitième sacrement. »* » (Père Perrin, OP).

Le paradoxe de l'espérance chrétienne

Ainsi, pendant que nous vieillissons et marchons péniblement dans cette vallée de larmes, que, pour nous comme pour tout le monde le temps fuit inexorablement, nous possédons déjà quelque chose de l'immutabilité divine. C'est le paradoxe de l'espérance chrétienne qui nous fait vivre tendus vers le ciel, vers l'union définitive, et attentifs à la valeur du quotidien, semence d'éternité. « *L'espérance nous donne quelque chose de la réalité attendue et la réalité présente constitue pour nous « une preuve » des biens que nous ne voyons pas encore. Elle attire l'avenir dans le présent, le présent est touché par la réalité future, et ainsi les biens à venir se déversent sur les biens présents et les biens présents sur les biens à venir.* » (Benoît XVI. *Spe salvi* 7). L'instant présent nous permet donc d'incarner notre espérance. Quand nous demandons dans le Pater « que votre règne arrive », nous croyons aussi que « *le Royaume de Dieu est au milieu de*

nous » (Lc XVII, 21), déjà réalisé et en voie de réalisation. Chaque moment nous arrive chargé de la présence de Dieu. Le ciel est déjà sur la terre.

Depuis notre baptême, nous sommes enfants de Dieu et héritiers du Paradis. En nous vit la Trinité, et « *l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* » (Rom V, 5). Pourtant, il nous arrive si souvent de nous détourner de ce Dieu présent et agissant en nous. Il nous faut sans cesse prier humblement et combattre ardemment pour maintenir vivante notre intimité avec lui, pour faire fructifier la grâce reçue en germe au baptême. Grandeur et misère de l'homme racheté, sûr de la victoire du Maître mais faible et capable de négliger cette grâce reçue. L'espérance est la précieuse boussole des voyageurs qui ne veulent pas perdre l'étoile. C'est la vertu du cap maintenu, à chaque instant.

Réalisme de l'instant présent

A chaque jour suffit sa peine

Cette attention à l'instant présent est d'ailleurs une question de réalisme et de bon sens. Le présent est bien le seul temps sur lequel nous avons prise. Nous ne pouvons revenir en arrière et changer le passé. Et nous savons combien le moindre événement suffit à déjouer nos prévisions et nos petits programmes les mieux établis. Pourtant si souvent nous nous enlisons dans des regrets stériles du passé ou dans des rêves chimériques d'avenir. N'est-ce pas refuser le réel que d'entretenir des pensées qui nous maintiennent en dehors du temps présent ? N'est-ce pas naïveté, illusion ou fuite que de conjuguer sa vie au conditionnel – si cette personne ne s'était pas trouvée sur mon chemin, cela se serait mieux passé – ou au futur hypothétique – quand je serai dans telle situation, là je pourrai devenir un saint - ? « *Le futur appartient à la sainte Providence, le passé à la sainte Miséricorde, le présent est le lieu de l'amour* », dit Mère Teresa. La certitude de foi qui doit guider ici notre attitude, c'est celle de l'inébranlable fidélité de Dieu qui, éternellement présent, éternellement jeune, éternellement nouveau, peut tout pardonner, tout purifier, tout renouveler.

Que ce soit nostalgie à l'égard d'un passé heureux, regret ou amertume vis-à-vis d'un passé malheureux, la seule solution pour éviter l'empoisonnement du présent par le passé, c'est de tout remettre avec confiance à la Miséricorde divine. « *Tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu* » Rm 8,28.

De même, il est inutile de s'inquiéter devant l'inconnu, de s'effrayer devant des souffrances virtuelles, ou au contraire de rêver à des lendemains qui chantent ; il ne s'agit pas d'être imprévoyant ou imprudent, mais de mettre en pratique la parole de l'Évangile : « *Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit ! Ne valez-vous pas plus qu'eux ? Demain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine... Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît.* » (Mt 6, 25-34)

« Rachetez le temps » (Eph. 5, 16)

« *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu.* » Il ne faut pas oublier cette dernière phrase du Christ. Jésus ne nous invite pas à la passivité ni à la légèreté. Il ne nous incite pas à perdre notre temps sous prétexte de vivre l'instant présent. Il ne nous pousse pas à un épicurisme facile, qui consiste à profiter de toutes les jouissances qui passent à notre portée sans voir plus loin que le bout de son nez. Rien à voir avec le « *Carpe diem* » désenchanté de l'Antiquité ni avec la morale

hédoniste et consumériste « *Profite de la vie, éclate-toi* » de notre monde contemporain, tout aussi désespéré.

Quelle tentation actuelle et bien réelle, pour les jeunes surtout, que de se dire, plus ou moins explicitement, « *j'aurai bien le temps plus tard, il faut que je profite de ma jeunesse pour m'amuser ; et puis je ne fais rien de mal* » et de perdre son temps en mondanités, futilités, souvent d'abord plus bêtes que méchantes. Mais d'une part, il n'est pas interdit d'être intelligent, d'autre part la pente est tellement glissante. Elle ne conduit pas nécessairement à la catastrophe ou au crime, mais doucement et sûrement à la médiocrité. Il y a souvent beaucoup d'inconscience, plus ou moins entretenue, beaucoup de naïveté, plus ou moins feinte, dans cette attitude superficielle face à la vraie vie : on ne pense pas à mal. Mais précisément il faut penser, il faut mesurer les conséquences de ses actes sur soi-même et sur les autres. L'inconscience est une forme de mépris. A-t-on le droit de se contenter de la médiocrité, de la superficialité, de mépriser ce don de Dieu inestimable qu'est la vie, et de la gaspiller à des riens ? A-t-on le droit de perdre du temps ? Notre vie est unique et irremplaçable. Souvent par une contradiction étrange, alors que nous nous répandons en grands discours sur la beauté et la défense de la vie, nous négligeons de remplir la nôtre de ce qui la rend belle et utile. Chacune de nos minutes est précieuse. Chacun de nos actes modèle notre histoire et notre personnalité. « *Un acte une fois posé ne se reprend pas. Ses orbites et ses ressacs se prolongent en des lointains inaccessibles. Nous créons du définitif et c'est ce prolongement dans l'éternité de nos moindres actions qui fait notre grandeur d'homme.* » (Guy de Larigaudie). « *Rachetez le temps* », recommande Saint Paul.

Il ne s'agit pas de vivre dans une tension permanente, rivé à sa montre, afin de ne pas perdre une demi-minute. Il s'agit de vivre dans la vérité : « *Il faut vivre comme on pense, sans quoi on finira par penser comme on vit* » (Paul Bourget). A force de laisser s'écouler les minutes en bagatelles, de s'éparpiller et de se laisser vivre bien en-deçà de ce pour quoi nous sommes faits, l'intelligence et la volonté se rétrécissent, on finit par ne plus se rendre compte qu'on adore un veau d'or à la place du Vrai Dieu, qu'on prend des vessies pour des lanternes et que se vérifie la parole terrible de Saint Paul « *leur dieu, c'est leur ventre.* » (Phil. III, 19)

« *Choisis la vie* » (Dt XXX, 19)

Or il n'y a pas de temps à perdre. Il y a même urgence. « *Aujourd'hui c'est le temps favorable, aujourd'hui c'est le jour du salut* » (II Co VI, 2). Aujourd'hui Dieu se donne à nous et nous invite à le suivre. Trop souvent nous lui répondons comme les invités de la noce : « *Pas maintenant, Seigneur. Aujourd'hui je suis pris, je ne peux pas. Demain peut-être on verra...* ».

Monseigneur Van Thuan, enfermé treize ans dans les geôles communistes, raconte : « *Après mon arrestation, commence mon expérience de vie de prisonnier : je n'ai plus d'horaire. En prison, tous attendent la libération, à chaque jour, à chaque minute. Durant ces jours, durant ces mois, de nombreux sentiments confus tournent dans ma tête : tristesse, peur, tension. Mon cœur est déchiré par l'éloignement de mon peuple. Dans l'obscurité de la nuit, au milieu de cet océan d'angoisse, je me réveille peu à peu : « Je dois affronter la réalité. Je suis en prison. Si j'attends le moment opportun pour réaliser quelque chose de véritablement grand, combien de fois se présenteront à moi de semblables occasions ? Une seule chose arrivera avec certitude : la mort. Il faut saisir les occasions qui se présentent chaque jour, pour accomplir des actions ordinaires de manière extraordinaire. Jésus, je ne t'attendrai pas ; je vis le moment présent en le comblant d'amour. »*

Quelle illusion de passer sa vie à attendre que se présentent réunies toutes les conditions favorables au bonheur et à la sainteté ! Il faut vivre et non pas attendre de vivre, aimer et non pas

attendre d'aimer, accueillir chaque moment comme présent et présence de Dieu. Dieu nous veut saints tout de suite.

Bien sûr il ne demande pas que du premier coup nous parvenions au sommet de la perfection. Nous en sommes bien incapables. Il veut que maintenant, tout de suite, sans différer sans cesse et reporter au lendemain, nous le suivions. «*Aime-moi tel que tu es. N'attends pas d'être un saint pour te livrer à l'amour sinon tu ne m'aimeras jamais* ». Avec la grâce de Dieu et notre bonne volonté, il suffit de faire un pas, aujourd'hui : «*Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence.* » Guillaumet rejoint ici Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus :

*«Ma vie n'est qu'un instant, une heure passagère
Ma vie n'est qu'un seul jour qui m'échappe et qui fuit.
Tu le sais, ô mon Dieu, pour t'aimer sur la terre
Je n'ai rien qu'aujourd'hui » (poésie Mon chant d'aujourd'hui)*

Chaque minute de notre vie est donc la minute indispensable, celle où nous cherchons Dieu et où il se laisse trouver, celle où selon la parole de l'Écriture, nous choisissons la vie.

Sainteté de l'instant présent

« Le sacrement de la volonté divine » (P. de Caussade)

Notre vocation, c'est la sainteté et Dieu nous veut saints tout de suite. Nous sommes appelés à grandir sans cesse dans son amour, à l'aimer de plus en plus, et à nous laisser aimer. Aimer c'est vouloir ce que veut l'autre. Aimer Dieu c'est vouloir ce qu'il veut. Toute sainteté consiste précisément dans cette adhésion filiale à la volonté aimante du Père, à la suite de Jésus. N'est-ce pas le cœur de sa prière : «*Fiat voluntas tua* » ? «*Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* » (Jn IV, 34).

Or c'est dans l'instant présent que se situe le contact avec la volonté divine. Quels que soient sa forme et son contenu, il est de par sa nature, l'expression de la volonté de Dieu sur nous. A cette minute précise, Dieu veut nous voir accomplir telle action qui, bien souvent, ne sera ni extraordinaire ni grandiose, mais banale et infime et dont la seule valeur sera d'être la volonté de Dieu. L'instant présent nous arrive tout porteur de Dieu, à travers l'action qui nous est offerte et demandée. Et comme la volonté de Dieu, c'est Dieu, nous vivons à chaque instant en présence de Dieu, entourés de son Amour. Comme et avec Marie le jour de l'Annonciation, «*on peut dire « oui » à Dieu quelle que soit la figure que prend le temps. Oui, qui n'est pas passif, mais tout autant désir qu'acquiescement, tout autant liberté que nécessité.* » (Père Perrin OP)

Parfois la volonté de Dieu nous est voilée. Nous ne comprenons pas bien ce qu'il veut de nous, et nous sommes dans le brouillard ; nous sommes conviés à «*espérer contre toute espérance* » (Rm IV, 18). Même si l'Écriture Sainte nous affirme que de tout mal, Dieu peut retirer un bien, nous avons du mal à accepter sa volonté, nous nous rebiffons devant telle épreuve, qui paraît dépasser nos forces humaines. La souffrance est toujours mystérieuse, toujours poignante, et les mots et les sermons paraissent bien dérisoires. La conformité à la volonté de Dieu est une attitude non pas sensible ni sentimentale mais foncièrement théologique. Nous savons en qui nous avons placé notre foi et nous désirons ardemment son intimité. Et nous croyons que l'amour passe par la Croix, chemin de Résurrection. De la mort et de la souffrance, jaillit la vie. C'est une certitude de foi à laquelle nous nous raccrochons tant bien que mal. Essayons du moins de reprendre, même du bout des lèvres, le cri de Jésus au jardin des Oliviers : «*que ta volonté soit faite et non la mienne* » (Mc XIV, 36).

L'abandon

Notre oui quotidien à la volonté de Dieu exige de nous un abandon constant entre les mains du Père. Cet abandon est confiance totale du petit enfant, sûr de l'amour de son père : « *Le bon Dieu veut que je m'abandonne comme un tout petit enfant qui ne s'inquiète pas de ce qu'on fera de lui.* » (Sainte Thérèse)

Il est disponibilité à accueillir ce que Dieu nous demande maintenant, à nous laisser faire par sa grâce, sans la refuser ou l'occulter. Il implique consentement à reconnaître sa faiblesse, à ne pas vouloir tout gérer soi-même, à ne pas se prendre pour critère et centre de ses décisions. Il entraîne donc un certain renoncement à sa volonté propre ou à ses petits caprices personnels, une désappropriation de soi-même. « *Ma grâce te suffit* » (II Co XII,9). Chaque jour, Dieu nous l'accorde selon nos besoins. Chaque jour elle est neuve, pour aujourd'hui. Chaque jour, elle est entière et totale. Mais la grâce ne se stocke pas ! Et heureusement ! cela nous permet de rester pauvre et mendiant devant Dieu. « *J'attends tout de sa grâce* » (Corneille). Nous nous savons faibles et démunis, mais forts de la puissance de Dieu qui nous a aimés le premier et qui a choisi les faibles pour confondre les sages. L'Écriture nous le promet : « *Jette ton souci dans le Seigneur et il te nourrira* » (Ps 54). C'est l'application de la béatitude des pauvres en esprit : « *le royaume des cieux est à eux.* » (Mt V, 3)

L'abandon n'est pas quiétisme ni passivité. Entrent en jeu notre liberté, notre activité. Dieu ne nous traite pas comme des marionnettes ; il nous a créés à son image et il respecte en nous son œuvre. Notre responsabilité d'homme intelligent et libre est donc engagée dans notre réponse au salut qu'il nous offre. Dans l'histoire de notre sainteté, tout est de l'homme, tout est de Dieu, sur un plan différent, bien entendu. Dieu a en effet l'initiative puisque Il nous a aimés le premier. Mais il attend de notre part un engagement actif et personnel, efficace et persévérant. Il nous faut agir comme si tout dépendait de nous, et prier comme si tout dépendait de Dieu. Tout en travaillant de toutes nos forces à l'avènement du Règne de Dieu et à l'accomplissement de sa volonté, nous lui laissons paisiblement le soin du résultat : « *Non tenemur fine, sed ordine ad finem ; nous ne sommes pas tenus de réussir, mais de prendre les moyens pour la réussite.* »

L'abandon entre les mains de la Miséricorde permet en effet un renouvellement quotidien. Même si nous tombons, si nous trébuchons, nous avons toujours la possibilité de repartir à zéro et de recommencer : « *chaque jour je recommence* ». C'est ainsi que le Père Carré, OP, membre de l'Académie, a intitulé son autobiographie. L'abandon nous rend inaccessibles au découragement ou du moins nous le fait surmonter en profondeur, au-delà des troubles et des lassitudes passagères. Même ces souffrances sont à jeter dans le cœur miséricordieux de Dieu. « *Quand on est brisé, et que les raisons de plus rien ne nous apparaissent, il faut porter son cœur, les pauvres morceaux de son cœur vers le Dieu d'Amour : sans rien dire quand on ne peut rien dire. Et quand on recommence à pouvoir dire quelque chose, c'est le Pater : alors il illumine toutes nos nuits.* » (Cardinal Journet)

La docilité au Saint-Esprit

Pour discerner la volonté de Dieu dans le tissu de nos journées, il suffit de s'adresser à lui et de lui demander de nous éclairer. C'est le rôle du Saint-Esprit que de nous dire ce qu'il veut de nous et il nous le dit. Mais souvent nous n'entendons pas, nous n'écoutons pas. C'est pourtant la première condition : « *Ecoute, Israël* » (Dt VI, 4). La Règle de Saint Benoît commence ainsi : « *Ecoute, mon Fils* ».

C'est d'abord dans la prière que nous nous préparons à recevoir la grâce de Dieu. Si nous ne prenons pas un peu de temps, quotidiennement, pour nous mettre en présence de Dieu, comment pourrions-nous le retrouver dans les tracas et les distractions de la vie quotidienne ? Si nous n'apprenons pas à le connaître, cœur à cœur, dans l'Évangile et dans ses sacrements

d'amour, comment pourrions-nous le reconnaître dans le clochard du coin de la rue ou dans les contrariétés qui nous agacent ? Si nous ne voulons pas lui accorder un peu de temps par amour, comment arriverons-nous à en donner à nos enfants ?

« *Donnez-moi, Seigneur, un cœur attentif* », dit l'Écriture. Le Saint-Esprit nous inspire doucement, au fond de notre cœur, ce qu'il veut de nous. Arrêtons de lui faire écran, cherchons à nous adapter en souplesse à sa présence agissante, efficace, et à lui obéir... et il se fera de grandes choses. C'est ici qu'il faut nous souvenir de la parole de Jésus à l'heure cruciale de la Passion : « *Veillez et priez* » (Mc XIV, 38). Soyons vigilants, et maintenons notre foi toujours en éveil. Vivons sous le regard de Dieu. « *O Esprit-Saint, âme de mon âme, je vous adore. Eclairiez-moi, guidez-moi, fortifiez-moi, consolez-moi. Dites-moi ce que je dois faire. Donnez-moi vos ordres. Je vous promets de me soumettre à tout ce que vous me demanderez et d'accepter tout ce que vous permettrez qu'il m'arrive. Montrez-moi seulement votre volonté.* » Ainsi priait le Cardinal Mercier, affirmant ensuite : « *Cette soumission au Saint-Esprit est le secret de la sainteté* ». Elle est finalement la mise en œuvre de ses sept dons, qui rendent l'âme sensible aux moindres inspirations du Saint-Esprit. A l'école de Marie, ouvrons donc largement les sept voiles de notre bateau et laissons-nous faire. « *Apprenez à vivre de l'esprit de la très Sainte Vierge. Elle vivait de l'Esprit de Dieu. Rien ne se mouvait en elle que par le mouvement de l'Esprit, et c'est cette grâce qu'elle veut nous communiquer.* » (P. Vayssièrre, OP)

Vivre l'instant présent

Le prochain

Concrètement, la volonté de Dieu se présente souvent par l'intermédiaire de ceux qui nous entourent, autrement dit de notre prochain. La charité fraternelle, l'attention aux autres, le refus de l'indifférence sous couvert de respect ou de discrétion, sont bien les critères qui permettent de vérifier l'authenticité de notre réponse d'amour. « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Levit XIX, 18). « *Celui qui dit « J'aime Dieu » et qui n'aime pas son frère est un menteur* » (I Jn II,4). Prenons au sérieux cet avertissement de l'Évangile. « *Le signe auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est que vous vous aimez les uns les autres* » (Jn XIII, 35). Si facilement nous laissons échapper gestes d'impatience, paroles de critique ou de raillerie, interprétations faussées et pleines de sous-entendus ! Que de contre-témoignages de l'Évangile ! Que d'hypocrisie, que de médisances ou de calomnies, sous prétexte d'humour ou de critique constructive, y compris à la sortie de la Messe du dimanche ! Nous étiquetons, nous condamnons, nous jugeons allègrement sans accorder à notre prochain l'a priori de bienveillance nécessaire, ni la possibilité de changer !

Or le prochain, quel qu'il soit, conjoint fatigué, enfant fatigant, voisin grincheux, passante mal habillée, collègue irresponsable, ami désagréable, racaille menaçante ou « on » mal défini, est lui aussi enfant de Dieu, racheté, tabernacle de la Trinité... notre frère, car fils du même Père. Les Pères du désert disaient : « *Après Dieu, vois Dieu en ton frère* ». « *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites.* » (Mt XXV, 40)

Ordinairement, nous savons que le christianisme est école de charité. Nous sommes prêts à nous appuyer sur l'histoire de l'Église pour le prouver, à brandir les noms de Saint Martin, de Saint Vincent de Paul, de Jeanne Jugan, de Mère Teresa, etc...; et nous avons raison, car, par la communion des saints, les trésors de charité de l'Église nous appartiennent. Mais quand nous déciderons-nous, nous, personnellement, à prendre au sérieux l'Évangile et à rejoindre cette nuée de vrais témoins, à notre mesure, mais de façon authentique et agissante ? « *N'aimons pas seulement en paroles mais en acte et en vérité* » (I Jn III, 18). Que de petits moyens sont à notre

portée, chaque jour, pour mettre en pratique cet humble amour fraternel sur lequel nous serons jugés : un sourire, un regard amical, un service, un propos désagréable réprimé, une attention, un quart d'heure ou une heure de conversation... La simple politesse, si méprisée et dévaluée aujourd'hui sous prétexte de naturel ou de franchise, est déjà la forme élémentaire de la charité évangélique. Prenons exemple sur Notre-Dame s'adressant à la petite Bernadette : « *voulez-vous me faire la grâce... ?* ». « *Courtoisie est fleur de charité* » (Père Sevin). Et si nous relisions l'hymne à la charité de Saint Paul et le prenions comme point de départ concret de notre examen de conscience ou de la préparation de notre journée ? « *la charité est bienveillante, elle ne juge pas, elle n'interprète pas de travers, elle ne biaise pas...elle est prévenante...* » (I Co XIII). Quelle paix, quelle justice règneraient dans une famille, une communauté ou un groupe d'où serait bannie par principe toute parole de critique ! Pourquoi parler au conditionnel ? Après tout, ce n'est que l'Évangile. N'est-ce pas normal que ceux qui en font profession cherchent à l'appliquer ? Dès aujourd'hui, prenons la résolution concrète, précise et radicale de ne jamais dire de mal de quiconque et si, par malheur, cela nous avait échappé, d'ajouter aussitôt une parole bienveillante et sincère. L'amour fraternel est inventif; venant du Saint-Esprit, chaque jour il fait feu de tout bois, vert ou sec, pour brûler et se fondre ainsi dans le brasier de l'Amour Divin.

Le devoir d'état

Retrouver la présence de Dieu et accomplir sa volonté à chaque instant, c'est aussi accomplir et accueillir fidèlement ce qu'on appelle le devoir d'état. Cette expression aux allures austères recouvre une réalité tellement simple: correspondre à ce que Dieu, dans son amour personnel pour chacun de nous, veut de nous à tel moment. C'est finalement répondre à notre vocation d'enfant de Dieu, concrétisée dans tel ou tel état de vie, dans telle ou telle occupation ponctuelle, que ce soit le traitement d'un dossier, le ménage de la cuisine, le gouvernement d'un royaume, la prière du soir ou l'exercice de maths. « *Le devoir d'état, c'est la volonté de Dieu dans l'instant présent* », déclare Mgr Van Thuan. La présence agissante de Dieu nous arrive cachée sous l'ombre du geste familier qui se présente à cette heure précise, et c'est cela que nous devons apprendre à reconnaître d'abord, puis à aimer amoureusement, à cultiver précieusement.

Le devoir d'état est souvent fait de petites choses qui tissent la réalité de nos journées. Petites choses banales, répétitives, voire usantes, mais qui acquièrent d'un coup d'aile leur valeur d'éternité dès lors qu'elles sont offertes comme moyen d'union, d'intimité avec Dieu. « *Il est aussi beau de peler des pommes de terre pour l'amour du bon Dieu que de bâtir des cathédrales.* » (Guy de Larigaudie). C'est l'unique voie pour parvenir à la sainteté, ne nous y trompons pas. L'Évangile nous le promet textuellement : « *Parce que tu as été fidèle dans les petites choses, entre dans la joie de ton Maître.* » (Mt XV, 23)

Sous le regard de Dieu, notre vie est ainsi faite de multitudes d'instantanés qui façonnent notre physionomie d'éternité. Chaque minute nous rapproche de Dieu ou nous en éloigne. C'est une erreur ou une malhonnêteté de dissocier notre vie de foi de notre vie quotidienne ou professionnelle, de la reléguer à la messe du dimanche, comme c'en est une de l'oublier le temps d'une soirée ou d'une affaire professionnelle à conclure. Il s'agit d'établir le règne de Dieu dans toute notre vie et dans le monde qui nous entoure, de nous engager, de « nous mouiller », sur le terrain qui est le nôtre, celui de la famille, du travail, des associations ou de la politique. Les principes qui guident notre action dans ces domaines sont ceux de l'Évangile. Encore faut-il en avoir une connaissance précise et objective, excluant le flou et l'esprit de parti, et se former en vérité. « *On ne se moque pas de Dieu* » (Gal VI,7). C'est si facile d'anesthésier les consciences et de leur offrir des faux-fuyants confortables, avec des propos édulcorés, des « il ne faut pas exagérer », des « tout le monde le fait », etc... Notre vocation à la sainteté, c'est un fait avec

lequel nous n'avons pas à transiger. Aussi c'est le moment, aujourd'hui, en pèlerinage, d'éliminer en conscience tout ce qui peut faire obstacle à notre amitié avec Dieu, de fixer de nouveau nos priorités, de prendre des engagements concrets et précis, de vérifier loyalement la cohérence de notre vie et de nous rendre ainsi tout disponibles et transparents à l'Amour de Dieu ... Opération à renouveler régulièrement !

Conclusion

L'instant présent, « huitième sacrement », est ce qui fait les saints. Ne nous y trompons pas. Ce ne sont pas les miracles, ni la notoriété. C'est l'acceptation aimante et fidèle de tout ce que Dieu demande, minute après minute. C'est « *cette rigueur dans l'amour qui ne se dément pas* » (P. de Menasce, OP). C'est la recherche du Royaume de Dieu et de sa justice. C'est l'accueil de la Trinité en l'âme, l'union sans cesse renouvelée avec le Christ mort et ressuscité. Aussi, sans le savoir, sommes-nous certainement entourés de saints qui, humblement, à leur place dans l'Eglise, cherchent jour après jour à répondre à son amour. Quelle merveille au ciel de découvrir, dans la communion des saints, la beauté et la générosité insoupçonnées, y compris d'elles-mêmes, de ces personnes qui nous entourent !

Rendons grâce pour ce don inestimable de la vie qui nous est offert, pour la Vie divine, à laquelle nous participons depuis notre baptême, pour la vie des saints et des saintes de Dieu, trésor de l'Eglise, et pour notre vie humaine, tissée de joies et de peines, d'ombres et de lumières. Reprenons ensemble les paroles du Saint-Père à Lourdes le 14 septembre 2008, lors de l'adoration eucharistique : « *Acceptons, acceptez de vous offrir à celui qui nous a tout donné, qui est venu non pour juger le monde mais pour le sauver. Acceptez de reconnaître la présence agissante en vos vies de Celui qui est ici présent, exposé à nos regards. Acceptez de lui offrir vos propres vies.* »

DOMINICAINES DU SAINT-ESPRIT

